ou sur le pont — se tenir ! Ne pas se vouloir au-dessus ou en avant, à côté ou au-delà, mais ***entre*. La plus belle des positions. Go-between. Insider.** Dans l'intersticiel et l'interlope, là où la vie passe, intercalée, là où l'eau, hop, et l'air — là où l'espace ne préexistait pas avant qu'on l'ouvre — comme on déchirerait une nappe de bitume sur 400 mètres rien qu'avec une forêt de bras.

Sister Resist n'a pas d'autre manifeste que ses pas et ses gestes, pas d'autre écriture que ses esquives et ses saltos, que ses courses courbes qui dessinent parfois une cursive. Ce qu'on sait de sa pratique a été compilé par des scribes de passage. C'est une bible à la diable, agrafée au fil de fer, que ceux qui marchent debout se jettent au thorax comme un frisbee carré. Voilà les copeaux que j'ai pu en orpailler, piochés dans des pages taggés au bic, qui se sont arrachés quand j'ai tourné les pages. Ça disait ça :

> Face au règne de la transparence, de la surveillance, des miradors et des radars : l'invisibilité, qui est un art martial, la prolifération des zones autonomes, la clandestinité des pratiques, la sous-exposition.

> Opposer au réseau tactique des brutes, des routes et des rondes le faisceau tactile des luttes, des doutes et des frondes.

> Face à l'emploi du temps, aux monstres chronophages, aux cadences données par l'Agent Da : trouver son rythme propre et le tenir, savoir ralentir quand la norme se veut speed et accélérer lorsqu'on cherche à vous plomber; s'ouvrir à l'impromptu, au temps mort qui seul vibre, à l'intempestif ; sortir des schèmes sensori-moteurs, du stimuli-réaction pour retrouver le sens intime de la durée ; percer le continuum des routines par un événement pur; apprendre le décadencé.

> Face aux filtres et aux interfaces, aux dispositifs d'enveloppement et de mise à distance du monde : couper court, court-circuiter, chercher le rapport direct, la chaleur, tous les corps-à-corps, les face-à-face. Privilégier la sensualité sur la vision qui sature; toucher, sentir, goûter. Sortir la ré/alitée de son lit de morve.

> Face à la quantification, à l'argent et au système d'échange généralisé : s'installer dans l'inéchangeable : le sacrifice, l'amour, le don, le hors de prix ; étendre le territoire affectif de la gratuité.

> Face au fonctionnel, à l'opérationnel, au performatif : bug, hack et sabotage, "l'erreur système" pour bonheur. La production de micro-chaos. L'errorisme, forme aboutie du terrorisme.

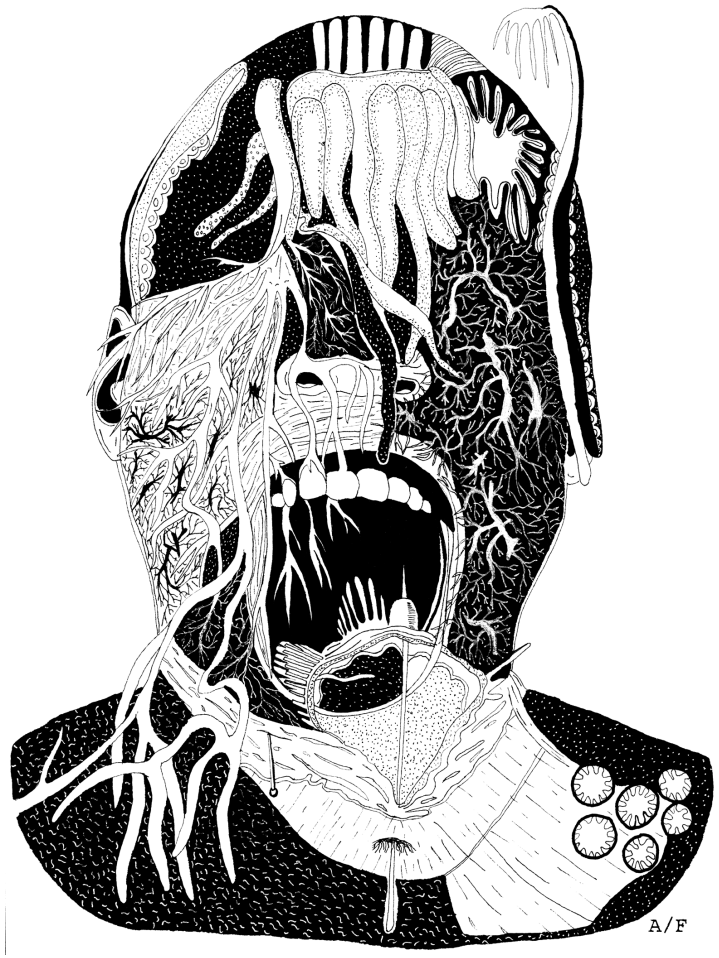
> Face au contrôle des flux, aux mouvements qu'on vous imprime, aux trajectoires qu'on canalise : la furtivité, la science des écarts, la ligne brisée. L'immobilité et l'inertie de tempo. Devenir déréseaunable. Disjoncter.

> Face à la fuite de la mort qui n'est que refus de la vie : Memento Mori.

> Face à la fatigue : faire os, férocement.

Damasio BrainDrain
11 janvier 2009

La rage du sage
Big mother vs Sister Resist



Ivre du mot vivre
mais personne
pour conjuguer

— Sister Resist

Alain Damasio, 11 janvier 2009
<http://ben517.club.fr/texts/la_rage_du_sage.pdf>

COMMUNIQUE #02

LA RAGE DU SAGE

Big mother vs Sister Resist

Ivre du mot vivre
mais personne
pour conjuguer
— Sister Resist

1. JE ME TUE A DIRE JE

Notre époque a un problème d'étoffe.
Le tissu social se troue et il défibre. Les relations humaines sont remplacées par leur calque virtuel : les réseaux. La socialité molle nous traverse comme du beurre. Nos fibres ne vibrent plus, elles conduisent. On a recâblé nos nerfs avec de la fibre optique. Les visages qu'on embrassait disparaissent derrière leur photo. Les gestes qu'on attend restent à la surface du plasma : vidéo. Tout se dématérialise : la musique, la pellicule, l'humeur. La voix. La présence. Même le toucher a trouvé son ersatz, sous mode vibreur.
De toutes parts ça envoie grave et ça reçoit, ça transfère et ça retransmet, ça télécharge. Ça circule. Textes, sons, images, données. Tout passe. Et pourtant, c'est comme si rien ne se passait. Ou se passait ailleurs, dans le dos des réseaux. Plus assez d'absences, de laps et de stases, de blackouts, de temps syncopé. Sois joignable, toujours, bippe l'injonction. Moi, je disjoncte.

Je n'ai jamais autant communiqué depuis que je ne nique plus. Je fume mail sur mail, sinon je skype. Et j'ai ouvert hier mon site, comme tout le monde, sur ego.com. *Blogito ergo sum.* Facebook pour le cœur, Meetic pour le cul, LinkedIn pour le biz. Avec quelques SMS dans les interstices, pour le flux. Avec ma poignée de « t'es où ? », « j'arrive », « on se tient au jus » jetée en graines stériles sur un quai bondé-solitaire et la litanie des forums du soir, quand je rentre à la niche, des mails qui font ding et des smileys qui font rire. *Do You Tube ?* Broadcast yourself. My Daily emotion. Thanxxxxx.

I am what I am. La formule de Picasso a été hackée : **je ne vous cherche pas, je me trouve.** Dans ma conforteresse, dans le miroir de mon écran plat, dans le rut froid de la rue. *I am.* **Être soi. Plutôt qu'être avec.**
Voici venir le règne rond des citoyens-bulles, lovés dans leur technococon. Aujourd'hui c'est la trilogie mobile-baladeur-portable qui nous couve : main-clavier, œil-écran, oreilles qui casquent. Demain ce sera la greffe adéquate, sur le nevraxe cervical : l'objet nomade totalitaire.
L'humain 2.0 arrive. En pantoufles. Dans sa chrysalide *casual*, qui filtre pour nous le monde extérieur, le gère pour nous, place entre lui et nous ses touches, ses sons, ses écrans et ses flux — bip, mail, pubs, spam et faq ! Qu'on reste surtout calé en boucle, *connected*, dans le tempo fade des feedbacks et des backups, à manipuler des interfaces fluides et des menus déroulants, à cliquer-copier-coller, temps court et courte vue. Mais fiers pourtant, comme un petit dieu auquel le fantôme électronique du monde répondrait. Au doigt et à l'œil. Natürlich.

Défaites-vous de l'obligation de réagir. Vous n'avez pas à être joignable. Vous n'avez pas à répondre aux dings de vos mails comme à un sifflet. Vous n'avez pas à cliquer pour exister. Réagir n'est pas agir, pas plus qu'interagir n'est prendre part au monde. Agir, c'est créer un acte, aussi modeste soit-il, qui soit pour vous d'une nécessité profonde. Agir c'est ouvrir un espace, même étroit, et un temps, fût-il court, dans lequel une respiration neuve, dépolluée des normes et des médias, soit possible. Et de dilater son cœur avec. Presque toujours, les rythmes qu'on vous suggère ont l'évidence d'une cadence. Et vous calez vos corps pour y répondre. Et vous reformatez vos têtes pour rester synchrone avec le réseau. Vous surfez sur les flux puisque vous êtes nés de la vague. Et vous oubliez de vivre à force de vous fondre dans le mouvement, à force de suivre ceux qui vous donnent le tempo. Memento Mori. N'oublie pas que tu vas mourir. Donc que chaque battement de ton cœur est un miracle musical. Chaque bouffée d'air qui entre et sort de tes poumons est un chant. Sens de chaque pas les muscles qui t'emportent et qui vibrent comme des cordes de basse souples — et quand tu marches sur un quai, ajoutes-y le timbre de ta voix, juste pour voir, juste pour t'entendre, sentir ton flow propre, tes déboulés, ton chaloupé bâtard, ton charme. Écoute jusqu'au bruit complexe des chuchotis du métro bondé, que les rails stridents cinglent parfois, comme des riffs. *Memento Mori :* n'oublie pas que tu dois te nourrir. Ventre, yeux, main et âme, avec goût. Le pain du son, le pain des mots, le toucher, tout.
Puisque l'espace est contrôlé et traçable, observé et visible, apprends avec nous l'art fugitif. **Là où le pouvoir *pacifie* — à force de lumière blanche, d'optronique civile et de transparence — à nous *d'opacifier*.** Là où il *lisse* — les surfaces, les design, les visages et les messages, les pratiques — à nous de *plisser* et de plier, de chercher les arêtes vives, de multiplier les angles morts, de froisser à la main le tissu d'émotions lasses dont ils nous font une surface sociale. Memento Mori : n'oublie pas que tu vas courir.
Furtif : ce sont les six lettres qui épèlent la nouvelle résistance. ***Fuir Un Réseau Trop Intrusif, Fuir.*** Glissez mortels, n'appuyez pas. Passer outre, se décaler des axes, vivre hors champ. Chercher la visibilité moindre à la lisière du pinceau des phares. Clandestino ? *Si, Hombre*.

À Big Mother qui te gère, tu préféreras tantôt Sister Resist, l'intranquille. C'est qui, elle ? Personne — juste un mythe que je te fabrique brique à brique. Juste une clameur que tu peux faire taire. Ou écouter.
Sister Resist a connu l'avant-garde et l'underground, elle a aimé les deux. Elle a été de toutes les luttes souterraines et solaires, elle est de toutes les surrections, les hauts-faits, les combats qui engagent le mouvement de la vie. Tour à tour à la pointe et à la poupe, Sister Resist, à la masse, en marge, debout, derrière ton dos parfois, plus épaisse que ton ombre, plus aiguë que tes cris. « Elle est revenue de tout », disent ceux qui n'ont jamais marché vers rien. Elle est revenue, oui — pour toi, pour nous — avec des armes liquides et du son pur. Et elle parle le Babel de fable aussi bien que le furtivo, la flaque ou l'asphalte décadencé et quand elle danse à l'orthogonale des façades, elle danse avec des idées de dehors, de dehors ourlé dans la matière, de dehors né du cœur physique des choses. Faudrait grandir en partant du milieu, comme l'herbe de fissure, dit Sister Resist. Se vivre comme Cancer joyeux, comme Kystes d'air, qu'elle chante. Comme un noyau qui pousse vie et se dilate du dedans vers les autres. Du qui dévore la pêche molle du système, celle qu'étouffe en jurant nous protéger. **Faire fruit ! Dit-elle. Faire feu !** Faire mèche ! Faire fuir ! Badaboum ! Elle crie. Tohu ! Zone autonome temporaire ! Tare ton TAZ ! Friche ! Archipel de squats libres ! Communes ! Troc, volte, don, hack-attack, copyleft ! Rock natif — alter ou pas ! Tout ce qui prend souche en cellule et crève sa membrane. Tout ce qui houle du ventre à cinq, à dix oufs, et contamine parce que c'est beau et bruissant. Tout ce qui fait sang, sent le neuf, respire à frais, met à sac, soulève ! Percer le ballon de l'intérieur de la vessie et filer avec l'air qui siffle. Sur la brèche

nous faisons dans notre cercle intime, sur le disque surnageant de notre humanité riche. Au-delà, l'argent règne — un océan de pétrole strié de navettes. Et le niveau d'eau monte, qui gagne sur nos archipels, sur nos *reliefs*. Si bien que pour beaucoup d'entre nous, la surface d'humanité disponible (ce SHD, résidu très agaçant dans l'équation du libéralisme) se réduit à l'espace qu'occupent notre égo et nos pieds.

Le banal canal anal par où le capital t'encule… Tout le monde le sent, au fondement, et à tous, mal il fait. Mais de quoi, au fond, est-il tapissé ? De ta flemme d'un vrai échange ? De ta frilosité des rencontres qui exigent — et t'élèveront pourtant ? De ta rame de te confronter à l'autre, à l'étranger, au pas-de-chez-toi, au hors-de-ton-cercle, d'apprendre à les aimer, et à en prendre le temps ? De tout ça, oui. **Payer fait l'économie… de l'échange.** L'argent a été inventé pour mettre le monde à distance — en le quantifiant.

Ce sont les liens qui tueront le capitalisme. Le désir des sujets plus fort que le désir d'objets. Tiens, chante ce slam : *tous nos biens — les miens, les tiens ou les siens — ne pèsent rien face aux liens.*
Hurler contre les riches, chacun le peut. C'est dépasser l'envie d'être riche qui est le plus difficile — quand on comprend qu'habiter sa vie suffit. Que tout vient de l'intensité qu'on met à partager avec ses amis, avec son couple, avec ses bandes, avec l'étranger qui passe. Et que pour toucher ça, ce frisson ample, l'argent est impuissant. Il redevient ce qu'il n'a jamais cessé d'être : du papier.

4. MEMENTO MORI

Aujourd'hui le monde nous est donné comme une image de synthèse. Ce que les spécialistes de la 3D appellent un *mesh* : une structure en polygone qu'on peut manipuler sous n'importe quel angle. Et qui accepte tous les points de vue. La pub nous le texture et le personnalise pour nous. Les managers politiques nous l'animent. Et nous, les pousse-boutons, les éleveurs de souris, on « interagit » avec.

L'argent, la communication, la technologie : tout ce qui fonde notre rapport au monde fait écran à la vie. Tout nous connecte — de loin et sans fil — mais rien ne nous relie.
Il devient crucial de retrouver une adhérence, un sol qui crépite sous nos pas, **un ciel derrière le logiciel qui fabrique le ciel.** De retrouver une main chaude au bout de nos doigts qui tapent sur les cubes du clavier, sans produire une seule note de musique.
On ne peut reprocher au monde de bouger ni de communiquer. Juste d'avoir fait de la communication un impératif et de la mobilité un piège. **Si bien que résister, en occident, à l'aube du XXIe, est d'abord un profond enjeu de rythme.** Ce n'est pas l'environnement qu'il faut sauver : c'est le rythme. C'est ça le combat à mener : le rythme, le rythme humain. L'environnement, nous le sauverons *de fait* quand nous ferons corps avec le monde, quand nous aurons retrouvé le monde qui bat en nous, comme une cloche de bronze, comme un tambour de peau. Dire « environnement », c'est déjà postuler un moi séparé du monde, un moi *immonde* qui fait de l'espace et du temps un décor. Alors toutes les réalités se valent, oui, tout perd poids ou sens. Tu te balades dans ta voiture en déroulant les paysages comme une cinématique, les voix et le bruit des torrents t'arrivent comme une bande-son, la pluie est une ambiance, tu pourrais écraser ta mère et rouler sur ton gosse, quelle importance, c'est la Matrice — ton corps n'est plus que pulsion scopique, ta rétine fuit… et tout au bout de la route, dans le miroir luisant de l'asphalte, tu vois sourire un fantôme qui sourit comme toi sans dent et sans lèvre et ta bagnole dérape sans fin sur la chaussée molle, tu freines trop tard quelle importance — **tu n'habites plus rien depuis longtemps : tu hantes…**

Plus le monde recule dans la brume des réseaux, plus les autres deviennent des figures floues (vaguement amies, vaguement dangereuses) et plus le besoin d'appropriation de ce monde, le besoin d'outils qui soient aussi des filtres, grandit. C'est le cercle. Les réseaux de socialité aggravent autant l'absence de l'autre qu'ils la conjurent. Les systèmes de sécurité — glacés, optiques et faillibles — font tout aussi peur qu'ils rassurent. Alors qu'un simple regard humain et trois mots, échangés dans une rame anonyme, redéplieraient une sérénité tangible.

Dans ce 21e naissant, le sentiment collectif ne se vit plus sous forme de familles ou de groupes, mais de grappes structurées par affinités de consommation : les « communautés », en langage net. Tu aimes quelle zik, quels films, tu joues à quoi ? Aussitôt repérées et mûries, ces grappes sont vendangées par les golems du *datamining*, avec leur immense base de données, pour presser le profit de nos jus.

Ainsi je m'affiche sur le mur de facebook avec l'ensemble de mes livres lus, des sons que j'aime, des films que je n'ai pas vus. Avec mes idoles, mes sisters et mes amis. Avec mes goûts, mes photos de fête, mes liens, mes besoins, mes achats potentiels, mon *lifestyle*, ma singularité, mes régularités. Et j'alimente, en toute conscience, le plus gigantesque fichage consenti de l'histoire du marketing personnalisé. Je me donne, à nu, et mieux : je leur livre mes potes, mes groupes, mes clubs. Fragment dividuel par fragment dividuel, de la plus idéale façon pour une exploitation commerciale optimale : bien classé et bien sérié.

« En publiant un Contenu utilisateur sur tout ou partie du Site, vous concédez expressément à la Société une licence irrévocable, perpétuelle, non exclusive, transférable et pour le monde entier, sans rétribution financière de sa part, d'utiliser, copier, représenter, diffuser, reformater, traduire, extraire et distribuer ce Contenu utilisateur, à des fins commerciales, publicitaires ou autres, sur le Site ou en relation avec le Site (ou dans le cadre de sa promotion), de créer des oeuvres dérivées du Contenu utilisateur ou de l'incorporer à d'autres créations, et d'en concéder des sous-licences des éléments cités. »

— Charte de Facebook.

— Alors ?
— Je m'en fous, c'est cool. Tout le monde est sur Facebook.

C'est comme si, par miracle, la liberté vraie devait naître désormais d'un *isolement connecté*. Et non plus de ce que m'offrent l'amour et l'amitié, avec leur épaisseur de tensions riches. Et non plus ce que m'ouvrent mes bandes et mes meutes, même minuscules. On ne partage plus : on s'agrège. On ne se touche plus mais « on garde le contact ».
Le moi-île est une invention occidentale. Une connerie. Morbide de surcroît. Tout à l'inverse, le soi qui vit est un carrefour, un échangeur, une place peuplée ou un parc, une multitude, des tribus. Il a l'énergie des champs dans lequel il est pris ; il a les intensités qu'il traverse, suscite et reçoit en liant. **Lève-toi et trame !** Memento Mori !

Trop souvent, je frime ou je hurle à la première personne du singulier quand il faudrait articuler un pluriel. Je me tue à dire je… Je me tue. Et toi, tu me voues voix !? Chacun chez soi, immolé dans son moi. Chacun ses choix. Ben ouais. *Be yourself*, comme tout le monde. Alpha blondit et Carla brunit. Hugo Boss. Il a bien de la chance.
Comment dire « Nous » à la place de Je ? Comme ça se prononce : « Noue ». Noue, oui, fais des nœuds : dans le paquet lisse des lignes de destins parallèles qui dépriment sur un quai de métro. Au concert ou dans la rue, au bureau, à l'hyper, sous la pluie, partout où les grumains grumeautent d'un air *Mossad*: noue !

2. BIG MOTHER IS WASHING YOU

On connaissait la suggestion de René Char : *« Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver. »* C'était si beau, dit par un résistant d'une telle trempe. Sauf que les *traces*, 60 ans plus tard, sont devenues, pour nos technopolices, des preuves. Doigt, ongle, cheveu, iris, sang ou sperme, forme de ton visage ou de ta main… Et bientôt la voix. Le corps entier vaut empreinte. Le corps entier pour papier d'identité, haché à grands coups d'hélice ADN.
L'important pourtant devient moins de savoir qui vous êtes que de connaître, à chaque instant, votre position. « Donnez-moi vos coordonnées ». Biométrie, fichage et fichier comptent moins, pour l'aérodynamique moderne du pouvoir, que la géolocalisation en temps réel. Autrement dit : la traçabilité. **L'art arachnéen de la trace. Au-delà des matraques et des traques.**
Et dans l'échelle des délinquances à sanctionner, nul hasard qu'on trouve désormais au sommet la chasse aux sans-papiers. Rien n'est pire pour ce système qu'un homme sans trace. **Paie ton écho.**
Tu le sais, ami : le moindre appel que tu passes ou reçois, la moindre page web que tu consultes, le moindre resto que tu paies, sont sus. Tous tes achats, tes connexions, tes déplacements de sous-sol ou de surface, l'entrée de ton immeuble, tes clés à badge et tes cartes à puce, tes billets de concerts, tout ce que tu fais, ami, laisse dans ton dos un long sillage d'écume numérique. Une fine volute digitale d'actes horodatés qui tourbillonnent dans le vent méticuleux de l'archive.
Et alors ? Alors rien. Tu peux circuler.
Le logiciel est par-dessus les toits. Si bleu, si calme.
Rien n'est plus indispensable à nos démocraties-marchés que la circulation des hommes, des données, des véhicules, des produits et de l'argent. Rien n'est potentiellement plus dangereux, en même temps (pour tout pouvoir) que la liberté de cette circulation. Répondre à ce défi impliquait d'abandonner le répressif, trop lent, pas rentable, sans se soumettre au permissif, porte ouverte à toutes les fraudes. La traçabilité offrait une solution élégante puisqu'elle se contente de *contrôler continûment le mouvement* sans jamais le stopper.
Savoir où est qui, n'importe quand. Au cas où.

L'époque se rêve fluide. Les sas à badge ont remplacé les barbelés ; la camisole chimique ridiculise les électrochocs ; le collier électronique se substitue au carcéral. Partout les angles durs de l'autorité s'arrondissent, le pouvoir nu habille ses emprises, la violence visible s'efface : douceurs occidentales. À la Discipline, on préfère le Contrôle ; aux ordres, les suggestions comportementales ; à la sanction, le harcèlement moral. On ne dirige plus : on coache, on conseille, on manage. Même la figure honnie du flic flotte. L'avenir est au vigile dont la mission est centrale : s'assurer que chacun consomme bien.

La discipline nécessitait des milieux clos (caserne, usine, hôpital, prison) et des gardiens coûteux. Elle exigeait l'énergie des chefs tandis qu'au contrôle suffit la soumission aux chiffres : âge, ventes, objectifs. Un simple respect des normes. Demandées et validées par tous. Puisqu'on a besoin de repères et de règles lorsque tout bouge et *doit* bouger pour rapporter. Le malaise du millénaire naissant n'est pas tant l'hégémonie gluante du contrôle. **C'est que ce contrôle soit moins subi que *réclamé*.** Soit moins une mutation vicieuse du pouvoir hiérarchique que le besoin émergeant d'une dissociété incertaine et paumée qui, faute de solidarité, cherche dans ce contrôle sa *sécurité sociale*. Techniquement, 1984 est bien là, par le panoptique et la surveillance généralisée. Mais politiquement, Big Brother a été doublé par sa mère : *Big Mother*. *Big mother* ne dirige rien et ne trône en haut d'aucune pyramide. Elle n'a pas besoin de visage puisqu'elle a toutes les figures du confort. Elle n'a même pas besoin de nom puisque chacun l'appelle par son prénom dans l'intimité du noir et de la peur des autres. *Big Mother is washing you.* Te torche, te dorlote et te couche. Et c'est ce que tu veux, au fond. Parce que tout autour, le monde n'est pas encore assez net pour toi. Pas encore assez blanchi. Et ça, ça fait peur.

3. LE BANAL CANAL ANAL PAR OU LE CAPITAL T'ENCULE

Commençons par une vérité qui fait mal : si le capitalisme est si poisseux, s'il infiltre partout son liquide, s'il démultiplie de façon fractale ses logiques — de paie et de prostitution — jusqu'aux secteurs qui avaient su jusqu'ici le repousser (l'éducation, l'humanitaire, la militance, l'art…), c'est parce qu'il prend *en nous* son énergie.
On l'irrigue avec notre sang ; on l'électrise avec nos nerfs ; on le rend intelligent avec nos cerveaux. Il nous manipule avec nos propres mains. Il nous encule avec nos bites dans un anus qu'on dilate comme une étoile pour lui. Il nous fait jouir par toutes nos fentes, par toutes nos brèches, partout où l'appel du besoin est suffisamment béant pour qu'il le comble avec n'importe quel objet, pourvu qu'il ait la forme. Et cette forme, il sait la trouver : question de design.
La fatigue de ce monde, c'est qu'à la libido de l'argent, personne n'échappe. C'est un système d'échange totalitaire *soft*, sans dehors, sans envers. Qui convertit tout. Le plus pur des militants d'extrême-gauche ne peut pas faire un pas dans une rue occidentale sans alimenter le système. Il boit au bar la bière du capital. Il marche sur le trottoir de Bouygues ou de Vinci. Il porte un pantalon *acheté*. Même le plus farouche clochard finit toujours par tendre la paume pour une pièce.
Il ne sert à rien de se prétendre *contre* le capitalisme. Demandez aux gens, tout le monde est contre: *tout contre*. Il ne sert à rien de se croire *au dehors* : **la marge appartient encore au système** et l'alimente même plus puissamment que son centre. Puisqu'elle s'y oppose et donc le dynamise. L'art le plus provocateur ? Il se commercialise sur le marché du luxe. Le rock brut, décérébré, rebelle ? Un défouloir rêvé aux violences qui couvent. Criez au concert, lâchez-vous ! Vous serez plus calme au travail, demain. Suez, je recycle déjà votre sel. Crachez votre haine, je revends la salive.

Face à ça, c'est la **colère architecturée** qu'il faut atteindre.
Trouver en soi la rage du sage.
C'est du dedans que la révolte virale — le révirus — doit sourdre et contaminer les sangs, comme la rouille ronge au cœur la plaque d'acier qui se croyait inoxydable. Et n'écrivez pas ça « rêvirus ». Ça n'a rien avoir avec le rêve, cette monnaie d'échange pour l'inaction, dont trop d'artiste font tourner la planche à billets.

« En attendant, je gère » persifle le Comité Invisible.

Moins on se sent lié, proches des autres, plus on demande à l'argent d'assurer le lien. On paie un guide pour visiter le bled, une nounou pour nourrir le môme, un resto pour garder ses amis et une pute pour simuler un rapport. On paie même sa santé avec le temps dépensé à la détruire au travail. Parce qu'on est trop cons ? Un peu. Mais surtout parce que l'argent qu'on nous donne pour un temps de travail, on sait qu'on pourra le transformer en n'importe quoi : maison, bouffe, boisson, loisirs, biens, voyages… Et que cette métamorphose d'un temps d'effort en moment de plaisir a quelque chose de magique, qui fascine une pulsion enfantine en nous. Pourrait-on obtenir la même chose en construisant des relations pleines, atteindre le même miracle en partageant, sans médiation, nos tensions et nos sèves ? Oui, et c'est ce que